

Mon lac, mon ailleurs

André Hade

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32905ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hade, A. (2004). Mon lac, mon ailleurs. *Liberté*, 46(4), 71–76.

Mon lac, mon ailleurs

André Hade

Enfin le 24 juin est arrivé. Le 24 juin, c'est la fin de l'école que je déteste et le début des vacances que j'adore. C'est le départ pour la campagne, pour deux mois de bonheur au bord du lac. Mon 24 juin n'a rien à voir avec l'enfant frisé qui, à ce que l'on dit, parade dans les rues de Montréal pour le plus grand plaisir de ceux qui ne peuvent pas aller à la campagne ou qui ne l'aiment pas. La campagne, c'est mon ailleurs, c'est mon rêve, c'est ma vie. Depuis dix mois que j'attends ce moment béni. Fuir la ville, échapper au bruit de l'usine et du chemin de fer, se soustraire aux contraintes scolaires pour aller vivre dehors, rester pieds nus tout l'été, tâter le sable, toucher la terre, baigner dans l'eau ; sans oublier les biscuits de grand-maman. Dans ma tête, tout est réglé. Cet été, il y aura plus de pique-niques, plus de soirées à la pêche, de plus gros poissons pris avec des vers bleus, et c'est moi qui gagnerai la régates des similis bateaux que l'on traîne au bord de l'eau.

Sans compter notre chien Bonhomme, nous sommes six dans la Pontiac verte qu'oncle Fernand a prêtée à papa pour l'occasion. Avec armes et bagages, nous partons pour le lac Bleu. Je ne peux pas comprendre ma sœur Caroline qui pleure à chaudes larmes à l'idée de ne pas voir ses amies pendant tout l'été. Mon autre sœur, Nicole, trompe sa nervosité en caressant le chien, alors que mon jeune frère se laisse porter dans les bras de maman. Quant à moi, je suis fébrile et content de la perspective qui s'ouvre à nous. Le trajet est long et les routes de qualité inégale. J'entends papa qualifier de « route de la mort » le chemin qui nous mène au travers des terres maraîchères de l'île Jésus, du village de Sainte-Thérèse, des vastes pâturages du Nord puis de la ville de Saint-Jérôme. Ensuite, les choses se compliquent : un long chemin de terre nous attend pour gravir les montagnes et atteindre le lac. Dès le départ,

la côte du Sauvage s'oppose à nous et maman prononce quelques invocations pour aider la mécanique à franchir l'obstacle. Après une éternité à rouler dans la poussière, nous arrivons enfin au lac. Le bonheur.

Grand-papa et grand-maman sont déjà là depuis hier. Le branchement de l'eau est complété et grand-maman s'active dans le potager. Elle m'a bien promis que, cette année, je ferais la mise en terre des graines de haricots et la plantation des concombres. Ce ne sont pas quelques maringouins qui vont freiner mon ardeur ou diminuer mon plaisir. Peu importe de se salir au travail, l'eau du lac est là pour tout remettre en état. Le sable est doux, l'eau un peu froide, mais la baignade me procure la plus grande joie. Demain, nous pourrions nous baigner « au large », car les hommes installeront le ponton et le radeau. En attendant, une nuit chargée de rêves m'attend dans la petite chambre qui accueille toute notre famille.

Le lendemain, comme prévu, oncle Richard arrive avec ma nouvelle tante Françoise. Il est venu prêter main-forte aux installations et, peut-être aussi, montrer sa nouvelle voiture rouge. Mon oncle n'est pas grand, mais il est fort. Je l'aime bien et je pense que lui aussi m'apprécie. Dès après le repas, tout le monde est en maillot de bain pour réaliser l'opération annuelle de mise à l'eau du ponton, du radeau et de la chaloupe. Du mieux que je peux, j'aide aux manœuvres, mais je sens bien que mon apport n'est pas grand. Peu importe, car ces éléments seront mes jouets pendant les deux mois qui viennent. Au terme des efforts consentis, grand-papa réserve à tous une énorme surprise. Dans le hangar, il nous révèle son œuvre de l'hiver dernier : il a construit un magnifique bateau tout en cèdre blond, brillant sous son vernis transparent. En plus, un petit moteur Viking de cinq forces permettra de nous balader, comme les voisins Beauregard que j'enviais tant. Tout est maintenant en place pour passer un bel été.

Trois jours ont passé et papa doit nous quitter pour retourner au travail. Grand-papa, oncle Richard et tante Françoise en font autant. Avec grand-maman et son chien Noireau, maman et ses quatre enfants restent au chalet. Les hommes reviendront seulement à la fin de la semaine. Ça sera long, mais les activités ne manqueront pas d'ici là. D'ailleurs, les autres voisins sont aussi arrivés pour passer l'été. J'ai entrevu mon ami Michel et je pense que Claude et son cousin Philippe sont également là. Je sais que Michel me racontera plein d'histoires de sa ruelle à Montréal et que Claude essaiera de m'impressionner avec ses nouveaux jouets. Peu m'importe, je leur parlerai de mes aventures sur le ruisseau à côté de la maison en ville, je leur ferai envie avec l'énorme glissoire que papa avait construite l'hiver dernier et je ne tarderai pas à leur montrer dans quelle forme je suis pour remporter des victoires à toutes les compétitions.

Effectivement, Michel, Claude et Philippe ne tardent pas à s'amener pour renouer contact et raconter leur année scolaire. Mais avant d'en venir là, il faut apaiser l'inquiétude soulevée par ce que nous avons aperçu de l'autre côté du petit chemin. Nous constatons en effet qu'il s'agit bel et bien d'un déboisement et que des travaux de construction ont été entrepris. Qui a osé violer notre forêt et détruire notre territoire de jeu ? Même notre cabane dans les arbres a disparu. C'est injuste et inacceptable. Ces intrus vont avoir affaire à nous, et il n'est pas impossible que des clous et quelques planches disparaissent de leur chantier. Quoi qu'il en soit, avec ces changements, notre univers se transforme et il ne sera plus jamais le même.

Après les retrouvailles, une certaine routine s'installe. Aux jeux dans la forêt succèdent les plaisirs aquatiques, dont la baignade, qui n'est cependant permise qu'au moins trois heures après le repas. Maman et grand-maman sont très strictes à ce sujet et il faut s'y soumettre sous peine de punition. Les journées comportent aussi leurs tâches domestiques pas toujours agréables. Ainsi, au

début de la saison, il faut frotter le plancher de bois franc à la laine d'acier et le cirer pour lui redonner son lustre. Quel travail pénible et désagréable. Par contre, le désherbage ou le transport du bois de poêle ne sont pas pour me déplaire. Finalement, pas question d'aller jouer à la cachette le soir avant d'avoir aidé à la vaisselle et d'avoir récité le chapelet avec le Cardinal. De temps en temps, j'accompagne ma sœur Caroline qui se rend au petit restaurant qui fait aussi office de bureau de poste. On y achète le journal et l'on réclame le courrier qui se fait rare. Parfois, une lettre de papa nous est remise. Nous courons alors jusqu'à la maison pour que maman l'ouvre et nous en fasse lecture. Quelle chance.

La fin de la semaine venue, grand-papa arrive dès le vendredi soir. Par contre, papa ne peut venir que le samedi. Nous connaissons par cœur l'horaire de l'autobus et, Caroline et moi, nous nous rendons au bord de la route pour accueillir celui que nous avons attendu toute la semaine. De loin, un nuage de poussière annonce l'autobus qui arrive. Le cœur battant, nous comptons les secondes et pestons contre l'arrêt au bas de la côte qui retarde l'apparition de celui que nous espérons. Enfin, il est là. Une autre belle fin de semaine s'annonce. Nous irons peut-être à la pêche en soirée ou faire un pique-nique dimanche, après la messe. Nous sommes heureux, même en sachant que le dimanche venu, la séparation sera encore une fois cruelle. Puis, arrive un jour de juillet où papa peut enfin rester avec nous toute la semaine. Ce sont ses vacances annuelles.

En cette période spéciale, les activités ne manquent pas. Pas seulement des loisirs, mais aussi des menus travaux et, souvent, la réalisation d'un projet de construction ou d'aménagement que grand-papa a préparé de longue date. Oncle Richard vient alors passer quelques jours et oncle Henri s'amène aussi avec tante Lise. J'aime bien quand oncle Henri vient au lac car il adore la pêche et ne manque jamais une occasion de s'y rendre. Il connaît ma passion à ce sujet et il m'invite à l'accompagner. Le comble

du bonheur est atteint si papa se joint aussi à nous. Cette année, oncle Henri est arrivé avec la dernière nouveauté en matière de pêche : une canne souple munie d'un moulinet qui permet de lancer l'appât au moins trente pieds de l'autre côté de la chaloupe. J'envie cet équipement. Il faudra que je trouve une façon de laisser entendre à papa que cela me ferait un beau cadeau d'anniversaire. Entre-temps, je me contente de ma canne au moulinet rouillé qui me fait tout de même palpiter sous les attaques des achigans qui mordent parfois à mon appât.

Une ou deux fois au cours de l'été, grand-papa aura amené au lac la famille d'une des sœurs de maman. Cela me donne l'occasion de revoir mes cousins et cousines que je n'avais pas revus depuis la dernière fête familiale : au Nouvel An, à une première communion ou à un baptême. Quand même, on voit bien qu'ils n'ont pas l'habitude de la campagne. Ils aiment l'eau et le sable, mais n'en jouissent pas de la même façon. Ce sont des enfants de la ville. Ils gardent même leurs chaussures plutôt que de marcher pieds nus. Je suis content de les présenter à mes amis, mais leur présence est si brève qu'ils ne peuvent pas vraiment s'intégrer à notre groupe. Je pense que mon cousin Luc aurait bien aimé rester plus longtemps et qu'il aurait su se joindre à nous pour apprécier tous les plaisirs au bord du lac. Lorsqu'il doit repartir après deux ou trois jours passés chez grand-papa et grand-maman, je sens bien à son regard triste tout le regret qu'il a de nous quitter et l'envie qu'il peut ressentir à mon endroit.

Ainsi passe l'été. Après les rougeurs initiales, le soleil a coloré ma peau et blondi mes cheveux. Les jeux dans l'eau, les multiples baignades quotidiennes et les châteaux de sable remplissent mes journées, sans compter les escapades en forêt, les lectures passionnantes, les contes fantastiques et les réflexions dans la balancelle. Michel, Claude et Philippe sont mes joyeux compagnons de tous les jours, même si quelques nuages temporaires viennent parfois assombrir nos rapports. En outre, nous supportons mieux l'intrusion

des nouveaux voisins depuis que nous savons que cette famille compte deux garçons de notre âge. L'an prochain, ils feront partie de notre groupe.

Avec le mois d'août, les jours raccourcissent. L'air du soir est plus frais et la végétation commence à changer de couleur. Bientôt l'été s'achève et, avec elle, la période bénie des vacances. Un jour, plutôt que de venir en autobus, mon père arrive avec la même Pontiac verte d'oncle Fernand pour ramener toute la famille à la ville. Le cœur triste, je quitte mon lac, mon ailleurs. Je tremble à la perspective de retourner en classe où j'éprouve tant de difficulté à rencontrer les attentes de mes professeurs et de mes parents. Avec la rentrée scolaire, les papillons dans l'estomac vont recommencer à m'habiter, je devrai, de nouveau, porter ces chaussures inconfortables et je retrouverai sans enthousiasme mes amis qui ne partagent pas ma passion pour l'eau et la nature. Comme tous les enfants, je ne réalise pas vraiment le privilège que j'ai connu de passer un autre été à la campagne, de même que je ne perçois pas encore la valeur essentielle de la fréquentation scolaire. Et pourtant !